

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 22

Artikel: Le vase brisé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187010>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

comme employé à l'usine du Creuzot; mais ne se sentant aucun goût pour l'industrie, il rentra à Paris, suivit l'École de droit et se fit clerc de notaire. Mais la pratique des affaires n'étant point son fait, cette nouvelle carrière lui devint aussi antipathique que la première. Doué d'un esprit méditatif, il ne se sentait à l'aise que dans le domaine du rêve et de la pensée. Il se révéla dès lors comme poète dans une réunion de jeunes gens où il lut ses premiers essais. Peu après il les publia sous le titre : *Stances et poèmes* (1865), que Sainte-Beuve signala à l'attention des lettrés dans une de ses *Causeries du lundi*, en citant ce morceau vraiment exquis :

Le vase brisé.

Le vase où meurt cette verveine,
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute:
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent ainsi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit,
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde:
Il est brisé, n'y touchez pas.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant cette pièce de vers qui contient un charmant tableau des campagnes à ce moment de l'année, suivie de considérations remarquables sur l'existence humaine :

Le Laboureur.

C'est par un chaud matin de printemps. La nature Joyeuse a revêtu son manteau de verdure. Tout resplendit. Au loin, à l'horizon changeant, Le chemin se déroule en un long fil d'argent. Quelles gaîtés ce mois cache dans la campagne ! Sur un buisson en fleurs, la fauvette accompagne De sa chanson le bruit frais du ruisseau qui fuit ! La goutte de rosée au grand soleil reluit, Et c'est comme une perle à la pointe des branches ; Plus loin, dans un filet tressé de mailles blanches, Que les fils de la Vierge étendent sous le bois, Se débat follement une mouche aux abois, Pendant qu'un lièvre roux, très épouvanté, rôde, L'oreille droite, au fond du taillis d'émeraude.

Pourtant le laboureur trace son dur sillon. Que lui fait le soleil et son joyeux rayon ? Que lui fait la nature et son cadre splendide ? Il prépare, tirant son cheval par la bride, Le blé noir que cent fois lui rendra la moisson. Ah ! certes, il aimerait écouter la chanson De la fauvette, ou bien la douce jaserie Du ruisseau ; son regard, à travers la prairie Se plairait à jouer du radieux matin : Mais sa tâche l'attend ! Qu'importe le satin De la mousse, pour lui, l'esclave volontaire ? Il se dit, en creusant le sillon dans la terre :

— « Tout à l'heure j'aurai terminé mon travail ;
« Quand mes jeunes chevaux, fumant jusqu'au poitrail,
« Seront las, je viendrai, pour retrouver haleine,
« Jouir de ce tableau merveilleux de la plaine. »

C'est bien. Le laboureur travaille. Le soir vient,
Le sillon est creusé : joyeux il se souvient,
Et regarde... La nuit s'est partout épandue ;
La chanson de l'oiseau qu'il avait entendue,
A cessé, le ruisseau jase seul en courant ;
Le bois sombre a perdu son reflet transparent,
La campagne a vêtu son linceul d'ombre épaisse,
Et l'horizon noirci dans le brouillard s'abaisse.
Le paysan, courbé sous son âpre devoir,
A peine tout le jour sans qu'il ait rien pu voir !
Ainsi pour l'homme, ainsi pour l'existence humaine.
Dix ans, trente ans, on porte une pesante chaîne,
La chaîne du travail qui ne veut pas cesser !
Que de choses on voit à ses côtés passer !
Que de plaisirs, d'amours qui vous feraient envie !
Impossible, on travaille, on consume sa vie.
Elle se dit : — « Je pourrai jouir de tout demain. »
Et courageusement on poursuit son chemin...
Mais lorsque l'on pourrait réaliser son rêve,
L'inévitable mort paraît qui vous enlève,
Et l'homme s'aperçoit, quand le soir est venu,
Qu'il a vécu longtemps sans avoir rien connu !

Albert DELPIT.

Un employé communal, récemment élu par la municipalité d'une de nos petites villes, est chargé de l'inspection des boucheries. Tout fier de ses nouvelles fonctions, il se fait remarquer par un excès de zèle ridicule. Visitant dernièrement l'étal appartenant à Madame B^{***}, il se fit exhiber toute la viande, l'examina attentivement, méticuleusement, et fouilla dans tous les coins pour bien s'assurer si quelque jarret de veau n'avait point échappé à son contrôle.

Avant de se retirer, il demande à la propriétaire impatientée : « Est-ce bien là toute votre viande, n'en avez-vous pas ailleurs ?... »

— Oui, un peu ; si vous voulez avoir l'obligeance de me suivre, je vous la montrerai.

Et longeant la grande rue à l'extrémité de laquelle était sa demeure, elle y introduisit l'inspecteur qui l'accompagnait d'un air grave.

Mme B^{***} ouvre la porte de la cuisine, et s'avance sous la cheminée. Enlevant alors le couvercle de la marmite dans laquelle un beau rôti de veau mijotant à petit feu, prenait des tons dorés, elle dit au préposé communal avec un calme parfait :

« Voilà le reste, Monsieur. »

Je connais un ménage où le mari voudrait être le maître. Sa moitié ne le lui permet pas, et quand elle se met en tête de vouloir une chose que l'époux refuse, elle s'ordonne une belle et bonne attaque de nerfs qui dure jusqu'à ce que le seigneur et maître ait accordé.

Aux derniers jours gras, la fantaisie de la dame était d'aller au bal de l'Opéra.

Refus péremptoire de monsieur.

Crises nerveuses de madame.

Les contorsions duraient depuis vingt minutes que le mari n'avait pas fléchi encore, et madame reprenait ses sens.